

BUREAUX: RUE NAIN, 1

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

ABONNEMENTS:
 ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 43 fr.
 LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr.; — L'abonnement continue, sauf avis contraire.
 ANNONCES: 20 centimes la ligne
 RÉCLAMES: 25 centimes
 — On traite à forfait —

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, chez le gérant du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez MM. Havas, Lafitte-Bullier, à la place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 02, 8 17, 9 47, 11 47, m., 12 24, 1 42, 3 39, 5 08, 6 15, 7 33, 8 32, 9 23, 11 11, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 39, 4 58, 5 38, 8 13, 10 22, 11 35. Lille à Roubaix, 5 20, 6 55, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 00, 5 20, 6 55, 7 55, 10 05, 11 15, Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 6 53, 8 08, 9 41, 11 28, 12 15, 1 47, 3 37, 5 02, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02, Mouscron à Lille, 6 35, 7 50, 9 22, 11 10, 11 57, 3 13, 4 43, 5 49, 7 02, 90

BOURSE DE PARIS

DU 2 MAI	
3 0/0	59 95
4 1/2	85 50
Emprunts (5 0/0)	94 67 1/2
DU 4 MAI	
3 0/0	59 55
4 1/2	85 75
Emprunts (5 0/0)	94 35

ROUBAIX, 4 MAI 1874

BULLETIN DU JOUR

Nous avons eu raison de n'accepter que des réserves les nouvelles envoyées de Madrid par l'intermédiaire de l'agence Havas. Une dépêche officielle carliste adressée de Bayonne à l'Union, en date d'hier, dément l'entrée de l'armée Serrano à Bilbao et affirme que le général carliste Elío s'est retranché dans des lignes formidables d'où il tient tête à l'ennemi; le bombardement de Bilbao continue. Pendant ce temps le télégraphe madrilène continue à annoncer que l'armée royale est en pleine déroute, et que les républicains occupent Portogalete.

On aurait le droit, dit fort bien un de nos confrères, de se demander si Concha et Serrano sont plus aujourd'hui à Portogalete, qu'ils n'étaient hier à Bilbao; car, si le télégraphe se trompait ou nous trompait hier, il n'y a pas de raison nécessaire pour qu'il se trompe ou ne nous trompe pas aujourd'hui. Toutefois, voici ce qui paraît le plus clair et le plus certain à travers les télégrammes vainqueurs du maréchal Serrano, qui est trop espagnol pour ne pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Le maréchal Concha a changé le plan d'attaque du maréchal Serrano, en vue duquel les carlistes avaient combiné la défense, ce qui les a amenés à modifier eux-mêmes cette défense. Ils ont abandonné leurs premières lignes, qu'on peut appeler, du nom du point le plus important, les lignes de San-Pedro de Abanto, et se sont repliés sur leurs lignes d'arrière ou de la cordillère d'au-dessus de Bilbao. Il ne semble pas que ce mouvement, motivé d'ailleurs par une attaque vigoureuse, se soit effectué après un combat bien rude, ni sous un feu bien meurtrier. Il serait, d'après l'ensemble des dépêches, un mouvement de tactique plutôt qu'un mouvement de retraite. Toutefois, mouvement de tactique ou de retraite, un mouvement en arrière n'est pas, en général, un symptôme favorable. On ne tardera pas à savoir ce qu'il signifie précisément, et si don Manuel Concha va partager avec don Baldomere Espartero les lauriers du duché de la Victoire, comme on dit modestement en Castille.

S'il faut en croire l'Univers, depuis deux jours les négociations engagées en vue de la rentrée de l'Assemblée paraissent avoir fait de grands progrès et produits de notables changements dans l'attitude des amis les plus dévoués du ministère.

Le centre droit ne songerait plus à s'allier au centre gauche. Aucune con-

cession ne serait faite, même à la fraction modérée que représente M. Casimir Périer. C'est avec la droite que le gouvernement veut continuer de marcher, et s'il faut faire des concessions, c'est à l'extrême-droite qu'on en fera.

Dès à présent l'ajournement de l'organisation gouvernementale du septennat est à peu près décidée. Le pouvoir du maréchal gardera le caractère personnel que la majorité royaliste, qui l'a établi contre la gauche, a voulu lui donner.

La situation morale et matérielle de l'Italie devient de plus en plus mauvaise. Une lettre de notre correspondant particulier de Rome nous donne à ce sujet les plus tristes détails. Nous la reproduisons plus loin.

LETTRE DE VERSAILLES

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix)

Versailles, le 3 mai 1874.

Les bruits qui font courir plusieurs journaux et d'après lesquels le conseil des ministres aurait indéfiniment ajourné la discussion des lois constitutionnelles, sont absolument controuvés. La loi sur la seconde Chambre sera déposée dès les premiers jours de la rentrée, et M. le duc de Broglie a lu, il y a trois jours, à ses collègues, l'exposé de motifs qui doit en précéder le texte.

Il est donc certain que la discussion des lois constitutionnelles commencera pendant la prochaine session; il est beaucoup moins certain qu'elle puisse être terminée avant le mois d'août; le contraire est même beaucoup plus probable. Vous n'avez pas oublié, en effet, que la loi électorale et la loi municipale viendront d'abord en délibération et qu'elles sont soumises à trois lectures; on parle aussi d'une loi sur la presse et il faudra enfin songer à la discussion du budget de 1875.

Sur toutes les questions soulevées par ces différents projets, le ministère actuel qui se présentera le 12 mai devant la Chambre sans aucun changement peut compter, sans présomption, conserver la majorité. Je pense donc que, s'il y a une crise, ce ne sera pas à la prochaine session, mais seulement au mois de novembre; pour le moment, ces bruits de crise nous semblent être une adroite et habile invention de la presse bonapartiste et de la presse radicale, qui savent fort bien qu'en ce moment le pays veut avant tout sa tranquillité; elles espèrent donc, en reprochant à la droite de s'agiter et de conspirer, la rendre impopulaire; il faut avouer; du reste, que certains journaux royalistes favorisent cette tactique avec une généreuse imprudence, mais d'une manière extrêmement impolitique.

Toutes les nouvelles que nous recevons de province attestent le calme général des esprits et je crois que les députés reviendront à Versailles avec le désir d'éviter toute espèce de crise; et, ce désir sera certainement réalisé tant que subsistera l'union de la droite et du cabinet actuel; cette union est attestée par l'entente intime qui existe entre M. le duc de Broglie et M. Deypeyre sur tous les points de la politique intérieure.

Quelques journaux ont prétendu que M. Deypeyre s'était ainsi séparé de tous ses amis; rien n'est moins exact, et la droite s'honore toujours de compter parmi ses chefs l'éminent garde des sceaux; la réception enthousiaste qui a été faite à M. Deypeyre

lors de son voyage à Toulouse démontre de la manière la plus éclatante qu'il y a conservé les mêmes amitiés, les mêmes sympathies, qui, au mois de février 1871, l'envoyèrent siéger à la chambre.

J'espère donc que les bonapartistes et les membres du centre gauche se seront pour leur peine et cependant ils font des efforts inouïs pour arriver à renverser le cabinet actuel; cet acharnement devrait être une leçon pour ceux de nos amis qui désirent aussi le départ de M. le duc de Broglie. M. Paul de Cassagnac a publié jeudi soir dans le Pays un article intitulé: *Les Chouans*; avec cette assurance qui lui tient lieu de talent, le fougueux bonapartiste accuse les royalistes de songer à une insurrection, de vouloir recommencer les aventures de Coudoual, de penser à une guerre civile; il montre l'honorable M. de Charette enlevant l'Assemblée avec l'aide des quatre ou cinq mille survivants de Patay; « les chouans » sortent de leurs laudes, s'écrie M. de Cassagnac, ils sont là. Qu'en pense le gouvernement et va-t-il tolérer longtemps que la conspiration blanche déroule tranquillement tous ses fils et arrive à un résultat sanglant? — Que fait la police en présence de ces agissements, elle si prompte à inventer des menées impérialistes? — Si le gouvernement faisait son devoir, M. le comte de Chambord serait arrêté ce soir et enfermé au Mont-V. Léon.

Que pensez-vous de ce morceau? et ne vous semble-t-il pas venir tout à fait à point sous la plume des gens qui défendent le deux décembre.

Malheureusement, du reste, pour la petite histoire de M. Paul de Cassagnac, l'Union a démenti, hier, de la façon la plus catégorique, la présence à Versailles ou à Paris de M. le comte de Chambord, et la preuve la plus manifeste de l'intention des feuilles radicales et bonapartistes que je vous signale plus haut, est la colère dans laquelle les a plongées cette déclaration de l'Union; la République française a consacré ce matin trois colonnes pour démontrer que cette déclaration était mensongère, qu'elle devait être mensongère; le Pays, de son côté, va probablement en faire autant ce soir.

Avant d'en finir avec ce dernier journal, je dois vous annoncer qu'une plainte en diffamation a été déposée jeudi dernier, au parquet du tribunal de la Seine, contre M. Paul de Cassagnac par M. Dugabé, préfet de Gers.

Il y a quelque temps, en effet, à paru dans l'Appel au Peuple, journal bonapartiste et ce département, un article dans lequel M. Dugabé est insulté d'une manière inouïe; chose incroyable, cet article a été publié le jour même de la mort du père de M. Dugabé. Pour des raisons dans lesquelles je n'ai pas à entrer ici, le gouvernement n'a pas cru à propos de faire poursuivre l'article, ni son auteur, et, de son côté, M. le préfet du Gers se sent assez connu de ses administrés pour ne pas se croire obligé de relever les injures dirigées contre lui par les feuilles bonapartistes. Mais M. Paul de Cassagnac, ayant reproduit son article dans le Pays, M. Dugabé n'a pas voulu laisser plus longtemps impunies des imputations contre son honneur qui pourraient être crues par des gens dont il ne serait pas connu; c'est pour cette raison qu'il a déposé sa plainte au parquet de Paris.

CHRONIQUE

Le maréchal de Mac-Mahon vient d'envoyer au roi de Hollande, à l'occasion du 25^e anniversaire de son avènement au trône,

un magnifique vase de Sèvres commandé tout exprès pour la circonstance.

Les artistes de la manufacture de Sèvres peignent en ce moment deux coupes fort élégantes destinées au duc d'Edimbourg et à la grande duchesse Marie de Russie. Ce sera le cadeau de noces offert à leurs Altesses par le maréchal de Mac-Mahon.

Nous lisons dans l'Ordre social de Nice du 2 mai:

« Hier matin, avant même l'ouverture des bureaux, M. Piccon, député, s'est présenté à la Préfecture pour voir le sous-secrétaire d'Etat. Il n'a pas été reçu. Vers dix heures, il a été appelé dans le cabinet de M. le préfet, où se trouvaient déjà réunis M. Raymond, maire de Nice; M. Abbo, président de la Chambre de commerce et plusieurs autres personnes qui avaient assisté au banquet de dimanche. On a remarqué que M. Piccon ne portait plus le ruban de la Légion-d'Honneur à la boutonnière.

La République française a reçu les détails suivants sur l'évasion de Rochefort et de ses compagnons de captivité à la Nouvelle-Calédonie. La presqu'île Ducos, où ils étaient gardés, est bordée de récifs et s'avance sur la côte ouest de l'île, en avant de Nouméa, la capitale. Une ligne de bancs de corail s'étend parallèlement à la côte. Entre cette ligne et la côte, les navires d'un faible tirant d'eau peuvent pénétrer pour faire le trafic avec les établissements commerciaux qui la bordent. Une goëlette ayant son youyou à la ramorque s'engagea dans ce canal. Rochefort et ses compagnons pêchaient à la ligne. La goëlette largua son youyou, qui s'approcha de la presqu'île Ducos et recueillit les évadés, qui s'étaient jetés à la nage. La goëlette aussitôt gagna le large.

On mande de Londres: — « D'après les avis reçus des districts agricoles, le changement subit de température, loin d'inquiéter les cultivateurs, aiderait ce-ci à se débarrasser des insectes qui paraissent en grande quantité. Les arbres fruitiers font les plus belles promesses. »

Le maire de Narbonne vient de prendre un arrêté réglant les enterrements civils. Ces sortes de cérémonies ne pourront désormais avoir lieu dans cette ville qu'avant huit heures du matin en hiver et sept heures en été; le cortège ne pourra se composer de plus de cent personnes; l'itinéraire du convoi sera fixé par l'administration municipale; il ne pourra être fait de quête, ni prononcé de discours sans autorisation préalable; enfin, tout enterrement civil devra être annoncé à la mairie 24 heures d'avance.

On écrit de Graissessac au Messager du Midi:

« Des désordres graves viennent de se produire à Estrechoux et à Graissessac. Des rixes isolées qui ont eu lieu dimanche, jour de solde à la mine, entre ouvriers français et piémontais, ont pris dans les journées de lundi et surtout de mardi, le caractère d'une lutte générale très-alarmante.

« On compte bon nombre de blessés à coups de bâton et de pierre du côté des italiens. Ces malheureux sont pour la plupart défigurés. Un français a reçu d'un piémontais, qui lui tenait terrassé, un coup de couteau sans gravité.

« Mardi soir, l'exaspération était à son

comble. 60 à 80 ouvriers, armés de bâtons, ont parcouru la commune, assommant sur leur passage les malheureux piémontais qu'ils rencontraient. Ils ont ensuite tenté d'enfoncer les portes d'une maison dans laquelle logent une vingtaine d'italiens.

« Mercredi, M. le procureur de la république de Béziers est arrivé à Bédarieux.

« Informé qu'une vingtaine de piémontais étaient partis dans la matinée pour aller quêrir du renfort aux mines Tamplong, M. le procureur de la république s'est rendu sur l'heure dans cette commune et il a pu calmer l'effervescence en promettant bonne et prompte justice. Plusieurs arrestations ont été opérées. »

On vient de saisir à Boulogne un paquet de lettres circulaires adressées par le citoyen Leo Franckel, ancien président de la commission du travail à la Commune de Paris, aux comités des sections de l'Internationale de France.

D'après ces circulaires, il résulte que des grèves nouvelles se préparent et que la caisse est prête à les soutenir.

Le citoyen Leo Franckel, ce prussien que les communistes avaient placé à la tête de leur gouvernement, annonce en outre aux frères et amis l'arrivée de rouleurs porteurs de secours distribués par la caisse de l'Internationale.

Les frères et amis de Londres ont recours maintenant pour leurs communications à des hommes dévoués à la cause, qui sont presque toujours déguisés en colporteurs d'objets de sainteté.

La traction à vapeur va être appliquée aux tramways de Bruxelles.

Nous avons vu, jeudi, dit l'Echo du Parlement, une locomotive destinée à la ligne des tramways de la Compagnie Vau-camp.

La machine est mue par la vapeur d'eau mais la vapeur sort de la cheminée, complètement privée de ce panache d'une blancheur tourbillonnante qui est l'ornement ordinaire des locomotives et offrirait de graves inconvénients dans une grande ville. Donc pas de vapeur visible, pas de fumée. Quant au bruit, on entend celui des roues naturellement, mais non le bruit de l'appareil de chauffage et de locomotion.

La force de cette locomotive est de quatre ou cinq chevaux; son système consiste dans une sorte de mouvement perpétuel qui ramène la vapeur dans des tuyaux de condensation pour la reverser à l'état d'eau refroidie, mais non froide, dans la chaudière, ou plutôt dans les tuyaux d'ébullition, et ainsi de suite, si bien qu'il est toujours la même eau qui fait marcher la locomotive.

Ce système a aussi l'avantage d'éviter l'incrustation, l'encroûtement des tuyaux, et de rendre la chaudière, non pas insubmersible sans doute, mais inexplosible.

La machine s'arrête facilement et instantanément, sur un simple mouvement de roue donné par le conducteur. Le public sera bientôt à même de juger plus complètement de ce perfectionnement dans la traction des tramways, lorsque l'expérience sera faite sur une des lignes du réseau.

ÉTRANGER

Notre correspondant particulier nous écrit de Rome, le 30 avril:

« Notre Saint-Père le Pape, toujours plein de sollicitude pour les besoins de l'Eglise, va pourvoir de nouveaux titulaires un certain nombre d'évêchés vacants.

« La cérémonie de la préconisation qui,

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 5 MAI 1874.

LE SERMENT DE MADELEINE

PAR CHARLES DESLYS.

XIII. DES ALLIÉS, DES AMIS. — (Suite).

Et, comme elle restait pensive.

— Voyons! reprit-il, est-ce que vous auriez omis quelque chose? Un soupçon, même invraisemblable? Il faut tout me dire... parlez!

— Eh bien! fit-elle à voix basse et comme se parlant à elle-même, eh bien, oui... j'ai comme un instinct que quelqu'un ici sait la vérité.

— Ah!

— Et, chose étrange, la même idée, la même défiance est venue à mon fils Justin...

— Raison de plus pour ne rien me taire! Voyons... ce quelqu'un, est-ce que je le connais?

— Du moins vous l'avez vu. Il a témoigné devant les assises...

— Contre Jean Michaud?

— Pour et contre lui.

— Ce nom s'échappa des lèvres de Raynal:

— Gandoin!

— Ah! s'écria-t-elle, vous l'avez deviné!

Ils se regardèrent en silence, et, malgré les ténèbres qui les enveloppaient

déjà, chacun pouvait lire, dans les yeux brillants de l'autre, la même pensée en travail.

Ce fut Raynal qui reprit le premier la parole.

— Gandoin! murmura-t-il. En effet, sa déposition m'avait paru singulière... Oui... oui... je le connais, et depuis longtemps... disciples au collège, nous nous sommes retrouvés plus tard à l'Ecole de droit... C'est un piètre sire, tout à fait dépourvu de sens moral, mais qui ne manque pas d'une certaine astuce... Sa paresse, ses vices l'ont entraîné... Je le crois capable d'un vol, mais non d'un assassinat... Il est trop lâche!

— S'il ne l'a pas commis, observa Madeleine, ne peut-il en avoir été complice?

— Dans cette hypothèse, répondit l'avocat, il aurait eu sa part des dépouilles de la victime...

— Oui, de l'argent...

— Beaucoup d'argent... et cela depuis près d'une année... Je viens de l'entrevoir tout à l'heure; il semble aussi minable, il est plus râpé que jamais.

Un geste de Madeleine confirma cette assertion.

Puis, après un temps:

— Ne disiez-vous pas, reprit-elle, qu'il est astucieux, dissimulé... Si cette misère n'était qu'appareute...

— Mais dans quel but?

— Eh? pour endormir tout soupçon.

Un instant Raynal demeura songeur.

— Non! dit-il enfin, c'est un vaniteux, un fainéant, un débauché... incapable de s'imposer aussi longtemps ce supplice de Tantale. Il n'aurait eu, d'ailleurs, qu'à quitter le pays...

— Je l'espérais, avoua Madeleine; mais il reste.

— Et toujours porteur de contraintes?

— Toujours.

— Vous l'avez observé, sans doute?

— Oh! je ne le perds pas de vue!

— Jamais il ne s'est permis un plaisir, une dépense?

— Non... Pas encore... J'attends! Petit-Pierre et Jeannette firent irruption dans le jardin, précédant leur père.

— Silence même avec lui! fit Madeleine.

Et, suivie de Raynal, elle s'avancait en dehors de la charmille.

Elle s'arrêta tout à coup, prêtant l'oreille, et de la main désignant le bois:

— Avez-vous entendu? murmurerait-elle en même temps, toute palpitante d'émotion. Tenez!... Là!... Il y avait là quelqu'un!... On nous écoutait!... Effectivement, de l'autre côté du bosquet, dans le taillis extérieur, il y avait eu, il y avait le bruit, l'agitation d'une course furtive.

— Oh! je le rejoindrai! s'écria Raynal en bondissant vers la haie.

Et, malgré sa hauteur, il disparut de l'autre côté.

XIV. — CE PAUVRE GANDOIN.

Il y eut un premier mouvement de surprise et d'incertitude.

Jean Michaud, qui ne pouvait rien

comprendre à la disparition inopinée de Raynal, interrogeait des yeux Madeleine.

Recouvrant enfin la parole:

— Il poursuit l'assassin! s'écria-t-elle. Cours, Jean, va l'aider et le défendre!

Le jardin n'avait qu'une seule porte donnant sur la campagne et, par malheur, cette porte s'ouvrait tout à l'opposé du bois.

Un assez long détour était nécessaire, mais déjà Michaud franchissait la distance. Il n'avait pas demandé d'autre explication. Les quelques mots prononcés par Madeleine, son geste et son regard ne suffisaient-ils pas? On venait de trouver une piste, et peut-être Raynal était en danger. Un double intérêt, un double devoir précipitaient les pas de maître Jean. Comme un vrai brave il courait d'instinct au bruit du canon. Petit-Pierre bondissait à ses côtés. Tous les deux ils disparaissaient dans le bois.

Madeleine eût voulu les suivre. Mais le taillis était serré, la nuit profonde, et, d'ailleurs, Jeannette n'avait pas quitté sa mère. Devait-elle exposer ainsi cette enfant?

Une idée lui vint. Celui qu'on poursuivait ainsi chercherait sans doute à regagner son gîte. Une bande de terrains cultivés, découverts, s'étendait entre le bois et les jardins, les maisons du bourg. Madeleine alla se poster sur un point culminant, et là, comme un chasseur à l'affût, regardant d'un côté tandis que sa fille priait de l'autre, elle attendit.

Par malheur, une brume montante de la rivière s'ajoutait encore aux ombres de la nuit. Pas une étoile, pas une lueur. Vainement leurs yeux s'efforçaient de pénétrer ce voile de ténèbres.

Au bout de quelques minutes, cependant, Jeannette murmura:

— Regarde, mère! Là-bas... quelque chose de noir qui fuit... et disparaît.

Madeleine aussi avait cru voir. Mais n'était-ce pas une illusion? Impossible de se diriger en droite ligne à travers ces terrains divisés à l'infini par des échaliers ou des petits murs en pierres sèches. Un dédale.

Elle s'était redressée, eût d'un nouvel indice, et prêtait l'oreille.

Plus rien! La nuit! Le silence!

Silence aussi dans le bois, où tout d'abord s'était entendu, s'était perdu le bruit d'une poursuite acharnée. Le souffle d'un vent plus vif passait dans les branches... Une pomme de sapin tombait... Le froufrou des feuilles mortes... Un cri de chouette... et c'était tout.

Combien de temps se passa-t-il ainsi? Madeleine, de plus en plus anxieuse, vous eût répondu:

— Un siècle!

Des pas enfin s'approchèrent. Jeannette et sa mère s'étaient remises en marche dans cette direction. Elles distinguèrent bientôt un bruit de voix, reconnurent celles de Petit-Pierre et de Jean. Ils parurent, ramenant avec eux Raynal.

— Eh bien? s'empressa de questionner